Journal de la Société des Océanistes

132 | 1er semestre 2011

Rongorongo Tablet Keiti & Foncier, patrimoine en Océanie

Pacific mythology, thy name is woman de Serge DUNIS, 2009

Raymond MAYER

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6332>

DOI : 10.4000/jso.6332

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 200-201

ISBN : 978-2-85430-030-7

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Raymond MAYER, « *Pacific mythology, thy name is woman* de Serge DUNIS, 2009 », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 132 | 1er semestre 2011, mis en ligne le 30 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6332> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6332>

DUNIS Serge, 2009. *Pacific mythology, thy name is woman*, Papeete, Haere Po, 256 p., bibliogr., ill. noir et blanc.

Un livre jumeau du précédent, mais dont chaque chapitre est construit sur une iconographie originale de la main de l'auteur, une dizaine de pages de dessins au trait reproduits pleine page au début de chacun des quatre chapitres qui composent le livre, et dont le reste des chapitres est conçu comme un commentaire des images ainsi mises bout à bout. Ceci pour la manière. Quant à la matière, elle est investie dans la même démarche de type lévi-straussien que celle qui a fait le succès de l'ouvrage dédié à son centième anniversaire. Mais cette fois-ci, Serge Dunis en est l'auteur plénipotentiaire au lieu d'en être simplement le coordonnateur. Les textes ne se répètent pas, quand bien même ils s'ordonnent autour des thèses favorites de l'auteur, dans un manuscrit interrompu du fait de sa brutale maladie. Le tout donne un livre hors normes publié sous le titre énigmatique qui serait en français : « Mythologie du Pacifique : ton nom est femme ». Personnifier toute la mythologie du Pacifique, réunir des traditions multiples sous un seul nom et le féminiser de la sorte ne manqueront pas de provoquer des haut-le-cœur chez nombre de chercheurs, mais on rappellera que les titres de Claude Lévi-Strauss avaient, à l'époque de leur parution, un parfum de provocation qui était loin d'entraîner une faveur unanime. On l'aura deviné : le professeur de l'université de Polynésie française, après avoir guéri d'un cancer redoutable qu'il rappelle dans son prologue (p. 13) s'en donne à cœur joie pour nous convaincre une fois encore – et en langue anglaise, devenue sa seconde nature – du bien-fondé des conclusions qu'il a tirées de toutes les lectures et de toutes les rencontres faites au cours d'une carrière sans halte ni trêve. Il arrive à une étape où tous les styles littéraires et tous les procédés éditoriaux lui sont ouverts. Réjouissons-nous d'en profiter, en lecteurs plus ou moins avertis ! Passée la première surprise du titre, le lecteur ordinaire y découvre des textes incisifs aux arguments affûtés, pour affiner des théories qui ont vieilli en fûts, et qui sont maintenant prêtes à la consommation scientifique généralisée.

La préface de Ben Finney (pp. 7-11), professeur émérite de l'université de Hawaï'i, rappelle l'incident crucial de 2002 à Auckland, quand la communication de Serge Dunis, fondée sur une analyse à base de mythes, a failli passer à la trappe, parce que ne répondant pas aux critères « scientifiques » en vigueur. Ainsi va la science : par contradictions surmontées ! Toujours est-il que la néo-exploration du Pacifique, telle que pratiquée par Serge Dunis, croise à souhait des données archéologiques (des sculptures antiques aux décors Lapita), botaniques (les cheminements de la patate douce), ornithologiques (de l'albatros aux aigrettes), météorologiques (les oscillations d'El Niño), et de navigations transpacifiques au long cours, jusqu'à déborder sur tous les rivages possibles, asiatiques et américains.

Le prologue de l'auteur (pp. 12-14) met en scène l'ensemble de l'ouvrage en annonçant les quatre thèses qui vont l'habiter et le parcourir : 1. Comment la « civilisation austronésienne » est née sur le continent asiatique et à Taïwan ; 2. Comment les Austronésiens se sont transformés en Mélanésiens et Polynésiens ; 3. Comment les maîtres-navigateurs se sont établis à l'île de Pâques, à Hawaï'i et en Nouvelle-Zélande, après l'introduction de la patate douce à partir d'Amérique du Sud ; 4. Comment les mythologies austronésiennes et amérindiennes parlent le même langage. On reconnaît là les thèses privilégiées de l'auteur, représentées à la fois de manière plus synthétique, plus poétique et plus figurative, à travers les pleines pages de croquis qui les illustrent et comportent leur numérotation propre (52 pages d'illustrations au total).

En fait, le dessein scientifique est tout simplement énorme, puisqu'il ambitionne de refaire pour l'Océanie ce que Claude Lévi-Strauss a fait pour l'Amérique amérindienne, c'est-à-dire montrer l'unité d'un monde mythologique, malgré la diversité des figures et l'inversion savamment orchestrée des formes. Autre ambition corrélée à ce dessein : faire courir le monde océanien depuis le centre de la Chine jusqu'à l'Orénoque et aux Caraïbes. La noblesse de l'objectif finira par entraîner l'adhésion des plus sceptiques, car Serge Dunis a parcouru et reparcouru dans tous les sens l'espace dont il tente de requalifier le *big bang* de la dispersion des mythes à l'échelle d'une expansion galactique. De là, le souffle quasi épique qui anime l'ouvrage, comme ses œuvres précédentes. Le panorama mythologique déployé d'ouest en est, en quatre parties, servi par autant de dessins qu'il faut pour faire comprendre que les idées les plus complexes s'expriment en images simples mais grandeure nature.

Nous voici embarqués dans une première partie connotée de « naissance » (pp. 15-75) qui nous fait partir de la Chine jusqu'au large incertain des rivages du Pacifique Sud. Au niveau cartographique, si la première carte (p. 17) déploie tout le Pacifique Sud et Nord en ne représentant que les îles réputées polynésiennes et mélanésiennes, la seconde (p. 18) nous installe au cœur de la Chine, entre le Fleuve Jaune et le Yang Tze, ce qui n'est pas exactement le point de départ canonique des discours supposés scientifiques tenus sur les mythologies de l'Océanie. Suivent des pages impressionnantes d'illustrations conduisant des motifs de jade de Chine jusqu'à ceux des têtes de tiki des Marquises ou de Nouvelle-Zélande. À défaut de la classification internationale des contes d'Arne et Thompson qui est la référence universelle et qui n'est jamais citée, Serge Dunis emprunte le système de numérotation des « mythes » inaugurée dans « *Le Cru et le Cuit* », mais chez lui, le mythe de référence M1 du dénicheur d'oiseaux est remplacé par celui de « l'île des femmes » sans hommes, qu'il situe du côté de Tikopia, et sa première série s'arrête à M54.

Une deuxième partie (pp. 77-121) est libellée en termes d'« adolescence » et nous fait traverser la

mélanésie mythique de part en part en faisant escale aux îles de « retour » (suivant l'expression de Jean Guibert pour désigner les *Outliers*) et aboutir finalement à Hawaï en M66. La troisième partie (pp. 123-185) livre une partie du mystère féminin auquel est dédiée la mythologie du Pacifique, en prolongeant le parcours de Rapa Nui jusqu'à l'Amérique du Sud et en le faisant croiser par le chemin de la patate douce. La quatrième partie (pp. 187-241) intitulée « envoi », nous envoie effectivement au centre de la mythologie amérindienne, et vient chasser sur les propres terres de Lévi-Strauss, en raccordant le système océanien au système amérindien, de l'Amazone (où Serge Dunis se demande si « l'île des femmes » ne serait pas un territoire d'Amazones !) jusqu'à la rivière Frazer, en amont de Vancouver !

La question qui taraude tous les critiques d'une telle ambition n'est pas tant la compilation de tous les mythes mobilisés, ni l'étalage d'une érudition polymorphe qui a fait ses preuves, mais la validation des connexions qui sont établies entre les mythes. Considérer le corpus mythique du Pacifique comme un univers en soi dans lequel il suffirait de travailler à l'épuisette, reconstruire des raccords, fût-ce des raccords logiques et non pas chronologiques, rend difficilement compte de l'expansion permanente d'un tel corpus. Le corpus n'est pas un réservoir, il est une eau vive. Il est de l'ordre du « tout coule » et non pas du « tout reste ». Il est de l'ordre du flux, comme les flux globaux d'une mondialisation avant la lettre. La question préjudicielle à marquer au frontispice de la mythologie océaniste est celle de la circulation des imaginaires. Cette question ne se traite pas seulement à coups de raccords entre les îles du domaine. Elle est infiniment fluide et difficile à enfermer dans un domaine géographique, même étendu au-delà des frontières classiques de l'Océanie.

Les défis et les enjeux de la « mythologie océanienne » débordent sans doute ceux de cet ouvrage et il faudra encore quelque temps pour accréditer leur validité scientifique. Mais Serge Dunis a incontestablement ouvert la voie. Sa brillante démonstration, qui tient à la fois de la bande dessinée et de la saga scientifique, du mana éditorial et d'un rasta sino-pacifique, n'a pas fini de s'inventer et d'écumer tant les mers du sud que les mers de l'ouest, de l'est et du nord. Celui qui veut se faire plaisir en s'ouvrant de nouvelles routes maritimes et intellectuelles à travers les mythologies du Pacifique trouvera sans aucun doute dans ce livre de Serge Dunis le titre qu'il lui faut, tout en le rapprochant de tous les titres du même auteur qui l'ont anticipé.

Raymond MAYER,

Univ. Omar Bongo Libreville et Lumière-Lyon2

Nous conter l'histoire de Rapa Nui depuis l'émergence de l'île jusqu'à son classement au patrimoine mondial par l'Unesco, telle est la tâche pharaonique que s'est fixé l'auteur, membre actif du Cercle d'étude de l'île de Pâques et de la Polynésie (CEIPP).

Trois parties très inégales composent cet ouvrage : la première, Terre et Nature (pp. 17-25 ; 8 pages) décrit très brièvement le milieu naturel ; la seconde partie, « Préhistoire » (pp. 31-239 ; 180 pages) court des premiers peuplements à 1722 ; la troisième partie, « Protohistoire/ Histoire » (pp. 239-314 ; 75 pages) couvre la période qui s'étend de la première visite européenne (1722) jusqu'à nos jours.

L'ouvrage souffre de sa présentation ; sa couverture ne risque pas d'attirer l'éventuel lecteur, qui ne sera pas séduit plus efficacement par l'illustration, médiocres reproductions en noir et blanc presque toutes empruntées aux publications du CEIPP – sans même une carte des lieux cités dans le texte. La mise en page reflète le même manque de moyens et le « fait à la maison ». Le style est loin d'être flamboyant, les redites et les naïvetés sont nombreuses. L'auteur a même la hardiesse de nous plonger dans la « Grande Période pascuane » (celle des statues géantes) en donnant la parole à un jeune Rapanui : pauvre Segalen ! Pauvres Immémoriaux !

Un ouvrage volumineux au sujet aussi ambitieux devait se nourrir d'une documentation abondante : mais la bibliographie est d'une discrétion attendrissante (une cinquantaine de références de portée très inégale), les titres les plus récents remontant pour la plupart aux années 90 du siècle dernier, à l'exception de deux ou trois (2008), dont je suis bien placé pour savoir qu'ils ne sont là que pour le décor. Sacrilège ! Métraux, la bible des Pascuanophiles est donnée dans sa version française très abrégée et non dans celle du Bishop Museum – Dieu merci ! L'ouvrage en eut grossi encore de cinquante pages.

La littérature anglo-saxonne est riquiqui, bien qu'elle constitue la très grande majorité des écrits sur Rapa Nui. Pourtant faciles d'accès, le *Rapa Nui Journal* et les colloques de l'*Easter Island Foundation* publient, depuis trente ans, toutes les informations relatives à l'île, entre autres à son archéologie. Quoi qu'il en soit, quand elles sont données, les sources vraiment utilisées sont en général des publications vieilles du CEIPP. Je passerai sur de nombreuses inexactitudes plus ou moins vénielles (qui n'en commet pas ?) et sur une chronologie des événements dont l'archéologue que je suis cherche en vain la justification.

Il y a bien des années, l'auteur me parla de son projet : je lui dis alors qu'il ne suffisait pas de placer des citations et des dates les unes après les autres pour qu'un livre naisse. Les relecteurs et l'éditeur de cette somme de travail considérable ont sans doute péché par gentillesse.

Michel ORLIAC,
chercheur au CNRS